

18 penseurs
libéraux classiques essentiels



18 penseurs

libéraux classiques essentiels



910, rue Peel, bureau 600
Montréal (Québec)
Canada H3C 2H8

Téléphone : 514-273-0969
Télécopieur : 514-273-2581
Site Web : www.iedm.org

Design graphique : Wikijeff.Co

© 2019 Institut économique de Montréal
ISBN 978-2-922687-88-0

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2019
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Imprimé au Canada

18 penseurs libéraux classiques essentiels

Carl Menger	Fondateur de l'école autrichienne d'économie	6
Ludwig von Mises	Les prix guident l'économie... si on les laisse faire	10
Joseph Schumpeter	L'entrepreneuriat au service de l'innovation	14
Leonard E. Read	Le missionnaire du libéralisme	18
Friedrich Hayek	Éviter la route de la servitude	22
Ayn Rand	Défendre le capitalisme sur des bases morales	26
Ronald Coase	À quoi servent les entreprises?	30
George Stigler	Quand la réglementation ne donne rien de bon	34
Milton Friedman	Un libéral classique de grande classe	38
James M. Buchanan	La politique sans romantisme	42
Douglas North	Expliquer la grande divergence	46
Gordon Tullock	Appliquer l'économie à la politique	50
Vernon Smith	Prouver Adam Smith	54
Israel Kirzner	La vigilance des entrepreneurs	58
Mario Vargas Llosa	Son cheminement vers le libéralisme classique	62
Deirdre McCloskey	Comment un économiste est devenu une grande économiste	66
Lawrence H. White	De la concurrence monétaire pour une économie prospère	70
Peter Boettke	Le visage moderne de l'école autrichienne	74

Préface

Le libéralisme classique, qui prône les libertés civiles, la primauté du droit et la liberté économique, a été élaboré par des penseurs tels que John Locke (1632-1704), Adam Smith (1723-1790), Jean-Baptiste Say (1767-1832) et David Ricardo (1772-1823). Il favorise généralement le libre-échange, la protection de la propriété privée et une intervention limitée du gouvernement dans l'économie, ainsi que la liberté de religion, la liberté d'expression et la liberté de la presse.

Bien sûr, aux 18^e et 19^e siècles, on parlait simplement de «libéralisme». Cependant, au cours des cent dernières années environ, ceux qui se définissaient comme des libéraux ont continué à défendre les libertés civiles et sociales, mais ont largement abandonné la liberté économique en faveur de l'interventionnisme étatique. Ceux qui ont continué à défendre la liberté économique sont maintenant identifiés comme des libéraux classiques.

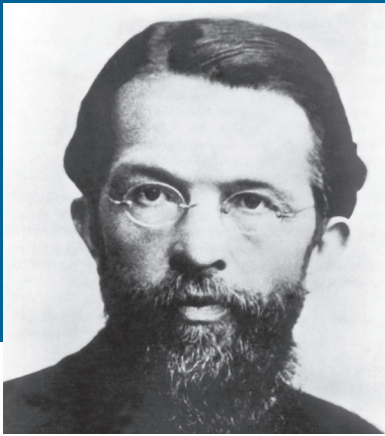
Cela ne signifie pas que le libéralisme classique se soit enlisé dans le passé, loin de là. Bien qu'inspirés par les mêmes intuitions et idées que Locke, Smith, Say et Ricardo, de nombreux penseurs ont, plus récemment, largement contribué à ce vaste ensemble de connaissances. En fait, plusieurs écoles de pensée



libérales classiques ont émergé, notamment l'école autrichienne d'économie, l'école d'économie de Chicago et la théorie du choix public, pour en nommer trois parmi les plus importantes.

Ce recueil contient de brefs résumés de la vie et des idées de dix-huit penseurs libéraux classiques du siècle et demi dernier. Ces résumés ont été écrits au cours des dernières années par le président de l'IEDM, Michel Kelly-Gagnon, et par le vice-président aux opérations de l'IEDM, Jasmin Guénette, avec la collaboration de divers membres du personnel de l'IEDM. Tous les textes sont publiés gratuitement sur le site Web de l'IEDM, où sont également disponibles l'ensemble de nos travaux sur l'économie et les politiques publiques. Les textes rassemblés ici ont été légèrement modifiés et classés chronologiquement, par date de naissance du sujet.

Ensemble, ces courts essais biographiques racontent l'évolution de la pensée libérale classique à mesure que les avantages de la liberté se sont étendus, bien que de manière inégale et parfois interrompue, dans le monde entier. Et ils indiquent la voie à suivre vers un avenir où la richesse et le bien-être continueront de croître, et ce au profit de tous.




Carl MENGER

Fondateur de l'école
autrichienne d'économie

(1840–1921)

Carl Menger est non seulement le fondateur de l'école autrichienne d'économie, mais aussi l'un des pionniers de la science économique moderne par la publication de son ouvrage classique, *Principes d'économie politique*, en 1871. Comme ses disciples qui lui succéderont, Menger, né en 1840 dans l'empire austro-hongrois, est à la fois un homme de pensée et d'action. Il a débuté sa carrière comme journaliste, avant d'être successivement employé dans un ministère, puis universitaire, tuteur du prince héritier de la couronne impériale, et enfin conseiller économique du gouvernement autrichien. Parmi ses multiples contributions à la pensée économique, on peut en retenir trois principales.

La première, au début des années 1870, a marqué l'histoire de la science économique en raison d'une coïncidence remarquable : trois intellectuels vivant dans trois pays différents d'Europe et qui ne se connaissaient pas ont fait une découverte simultanée concernant la notion de valeur. Avec Menger, le Suisse Léon Walras et l'Anglais Stanley Jevons ont compris que la valeur d'un bien ne dépend pas de la quantité de travail qu'on a consacré à sa production, comme le soutenaient les économistes classiques de Smith à Marx, mais de l'utilité qu'attribuent les consommateurs à l'obtention d'une unité additionnelle de ce bien. C'est cette

A blue-tinted portrait of Carl Menger, a man with a beard and glasses, looking directly at the camera. The image is positioned at the top of the page, above a grey horizontal bar.

quantité additionnelle « à la marge » qui compte, et c'est pourquoi on a décrit cette découverte comme la « révolution marginaliste ».

La valeur est subjective

Parmi les trois découvreurs, Carl Menger est celui qui a le plus mis l'accent sur l'aspect subjectif de la théorie de la valeur. Elle permet de comprendre de nombreux phénomènes économiques auxquels nous sommes confrontés au quotidien. À partir d'un raisonnement en termes d'utilité marginale décroissante (plus je consomme d'un bien, moins je retire de l'utilité à la prochaine unité consommée), on peut ainsi expliquer pourquoi l'eau dans un désert aura un prix élevé, tandis qu'à côté d'une source où elle est abondante, le prix sera faible. La rareté contribue à expliquer la valeur.

Pour prendre un exemple contemporain, pourquoi le prix d'un déplacement avec le service Uber peut-il devenir soudainement plus élevé en l'espace de quelques minutes, alors que rien n'a changé dans le coût de produire le service? C'est tout simplement parce que dans certains contextes, par exemple lorsqu'il pleut, on retrouve soudainement plus de consommateurs prêts à payer davantage pour ce mode de transport puisqu'ils accordent une

valeur plus grande à un déplacement additionnel. Cela fait grimper les prix, ce qui attire des conducteurs libres prêts à profiter de cette demande. C'est ainsi que le marché tend vers une meilleure satisfaction des consommateurs lorsque les prix sont flexibles et reflètent mieux la valeur du bien.

La deuxième contribution originale de Menger est de nature méthodologique. Il s'opposait à l'école historique allemande, qui considérait que l'on ne pouvait comprendre l'économie qu'en se basant sur l'histoire des faits. À l'inverse, selon l'Autrichien, on peut, à partir de la logique, déduire des lois générales pour comprendre les phénomènes économiques complexes. La théorie nous fournit les outils qui nous aident à mieux analyser les faits en les organisant de manière cohérente, afin d'en déduire des lois plus générales.

Individualisme méthodologique

Pour comprendre la société et l'économie, il faut partir des actions individuelles en considérant que chacun cherche à maximiser son intérêt et à satisfaire ses besoins. Menger posa ainsi les

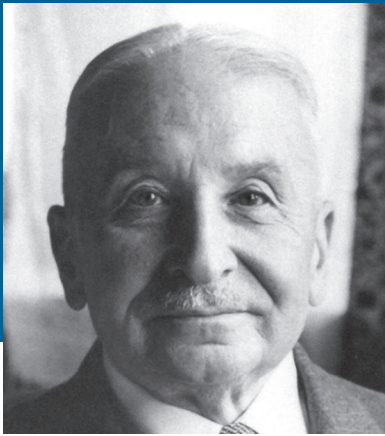
bases de l'individualisme méthodologique, qui n'est pas l'*homo oeconomicus* caricatural auquel on réduit trop souvent la science économique. Selon Menger et les économistes autrichiens, les gens ne sont pas omniscients et ne savent pas tout du futur. Nous nous trompons fréquemment et réévaluons constamment nos anticipations.

Selon Menger et les économistes autrichiens, les gens ne savent pas tout du futur. Nous nous trompons fréquemment et réévaluons constamment nos anticipations.

Menger était aussi un philosophe qui a réfléchi à la nature des institutions qui encadrent notre quotidien. Comment sont nées des institutions comme le langage, la monnaie ou la morale? Contre ses adversaires de l'école historique allemande, Menger considère qu'elles ne doivent rien aux États ou au pouvoir politique centralisé, mais s'expliquent plutôt par l'émergence spontanée de conventions progressivement acceptées au sein de communautés. Par exemple, à propos de la monnaie, certains individus ont découvert que le troc n'était pas pratique pour échanger des biens qui n'avaient pas les mêmes caractéristiques. Ils ont perçu que certaines marchandises qui étaient plus échangeables que d'autres pouvaient servir d'intermédiaire dans les échanges. Cette convention a progressivement été acceptée jusqu'à ce qu'elle soit universellement répandue sans l'intervention d'une quelconque organisation centralisée.

Le lauréat Nobel d'économie Friedrich Hayek s'inscrit dans cette lignée avec sa théorie de l'ordre spontanée : les institutions et les règles de droit naissent par un jeu d'essais et d'erreurs. Elles sont le fruit de l'action humaine, mais pas d'une volonté humaine planificatrice.

Les disciples de Carl Menger à Vienne, Eugen Böhm-Bawerk et Friedrich Wieser, ont continué à formaliser et développer son approche. Plusieurs autres générations d'économistes autrichiens ont depuis été formés, dont les plus connus sont Hayek et Ludwig von Mises. L'école « autrichienne » fleurit de nos jours un peu partout dans le monde. Grâce à Menger, elle propose une vision originale de l'économie et de la société, et a encore de beaux jours devant elle.



Ludwig VON MISES

Les prix guident l'économie...
si on les laisse faire

[1881–1973]


Ludwig von Mises était l'un des leaders intellectuels de l'école de pensée économique autrichienne. L'influence que Mises a eue sur la promotion des idées libérales classiques au cours du XX^e siècle est impressionnante.

Né dans une famille aisée dans une province de l'empire austro-hongrois qui fait maintenant partie de l'Ukraine, Mises a démontré son intelligence très jeune : il maîtrisait le français, l'allemand et le polonais et lisait le latin dès l'âge de 12 ans.

Mises croyait aux idées socialistes quand il a commencé ses études universitaires. Son point de vue sur le monde et sur l'économie a rapidement évolué lorsqu'il a pris connaissance des écrits de Carl Menger et Friedrich von Wieser – les pères fondateurs de l'école autrichienne d'économie.

Dans son premier ouvrage (en allemand) publié en 1912, *The Theory of Money and Credit*, Mises développe son explication des fluctuations de l'économie. À partir de ce moment, sa réputation ne cesse de prendre de l'ampleur grâce à la qualité de ses travaux.

Sa carrière a été très mouvementée. Après avoir fondé son propre institut de recherche à Vienne, il doit fuir le pays dans les années



1930 avec la montée du nazisme. Il s'enfuit d'abord en Suisse, puis aux États-Unis, plus précisément à New York. Cinq ans après son arrivée, il commence à enseigner à l'Université de New York en tant que professeur invité. Il y restera jusqu'à sa retraite en 1969. Il meurt à l'âge avancé de 92 ans en 1973.

La coordination économique

Parmi les contributions importantes de Mises à la théorie économique, il faut mentionner en particulier la notion de coordination économique par les prix et sa théorie sur les fluctuations économiques.

Les ressources étant limitées et les besoins illimités, il faut trouver les meilleures façons de produire ce dont nous avons besoin. Comment s'y prendre? Pour répondre à cette question, prenons l'exemple de la construction de voies ferrées. Il est possible de construire des voies ferrées avec de l'or, du moins théoriquement. Bien sûr, on peut voir des milliers d'autres utilités à l'or : les bijoux, les pièces d'ordinateurs, etc. Alors, comment savoir si on doit préférer l'or à l'acier?

Selon Mises, seuls les prix nous informent de la valeur relative des ressources et de leurs utilisations optimales pour le bien de notre société. C'est pourquoi le législateur doit s'assurer que l'information provenant des prix ne soit pas « contaminée » par des réglementations inadéquates qui les feraient monter ou baisser pour des raisons qui ne découlent pas de l'échange volontaire entre les individus.

Mises n'analysait pas l'économie à travers le prisme traditionnel de l'offre et de la demande. Il postulait que les marchés sont généralement stables, mais sujets aux récessions, voire aux

dépressions, lorsqu'il y a une expansion artificielle du crédit par les banques centrales. Selon lui, ceci crée des pressions inflationnistes et incite les individus et les entreprises à faire des mauvais choix. C'est en manipulant les prix que le gouvernement perturbe les activités économiques normales.

Son travail a influencé celui de plusieurs autres, tels que Friedrich von Hayek (Nobel

1974), Robert Lucas (Nobel 1995) et Leonid Hurwicz (Nobel 2007). Son influence va bien au-delà de l'école autrichienne d'économie.

Puisque les prix Nobel en sciences économiques ont été introduits seulement vers la fin de la vie de Mises, il n'en a jamais reçu. Cependant, le fameux économiste du MIT et lui-même un lauréat, Paul Samuelson, a écrit que si le prix avait été décerné plus tôt, Mises l'aurait certainement gagné. Il s'agit d'une

Seuls les prix nous informent de la valeur relative des ressources et de leurs utilisations optimales. C'est pourquoi le législateur doit s'assurer que l'information provenant des prix ne soit pas « contaminée ».

reconnaissance importante, puisque les idées de Samuelson étaient diamétralement opposées à celles de Mises.

Que ce soit par ses écrits en philosophie politique ou en économie, l'influence que Ludwig von Mises a eue sur notre société est considérable. Il a réussi à consolider les fondations d'une des plus importantes écoles de pensée en économie et son œuvre est aujourd'hui plus vivante et actuelle que jamais.



Joseph **SCHUMPETER**


L'entrepreneuriat au service
de l'innovation

(1883–1950)

Contrairement à beaucoup d'économistes qui ont passé la majorité de leur vie à l'université, Joseph Alois Schumpeter a eu une vie aventureuse en raison de ses diverses activités professionnelles, exercées sur plusieurs continents. L'Autrichien, né en 1883, était ambitieux. Il disait aspirer à devenir le meilleur économiste du monde, le plus fin cavalier d'Autriche et le meilleur amant de Vienne – et avoir atteint deux de ses trois objectifs!

Il a exercé, au cours de sa vie, les fonctions d'avocat, de ministre des Finances, de banquier, d'enseignant et d'écrivain. Ces multiples expériences, ainsi que son intérêt pour la sociologie et la politique, en font un penseur hors norme qui laisse derrière lui une œuvre considérable, dont son essai *Capitalisme, socialisme et démocratie* et son œuvre posthume *Histoire de l'analyse économique*.

Bien que Schumpeter ait étudié à Vienne sous les auspices des économistes les plus brillants de leur génération comme Wieser et Böhm-Bawerk, il est davantage considéré comme un économiste inclassable que comme un représentant de l'école autrichienne d'économie. Il ne partage pas avec eux l'idée que le socialisme est impraticable, et il accorde une place plus importante à l'histoire pour expliquer les mécanismes économiques. Il n'en demeure pas



moins un penseur incontournable et d'actualité, essentiellement pour deux idées qui ont révolutionné la science économique.

Tout d'abord, le rôle de l'innovation et des entrepreneurs pour expliquer le développement économique. Schumpeter distingue l'entrepreneur tant du rentier, qui ne doit son revenu qu'à la spéculation, que de l'héritier, qui ne doit sa fortune qu'à son ascendance. L'entrepreneur est celui qui trouve de nouvelles idées, nage à contre-courant, brise la routine, et innove en trouvant de nouvelles combinaisons pour produire.

Pour Schumpeter, qui est aussi sociologue, l'appât du gain n'est pas uniquement ce qui motive l'entrepreneur. Il est avant tout animé par un caractère d'aventurier et recherche la sensation de conquête et de découverte. Les innovations qu'ils créent changent la vie de milliers de personnes. Le profit est légitime, car il sert ainsi à récompenser la prise de risque de l'entrepreneur. Pour lui, c'est bien l'entrepreneur dans un marché concurrentiel qui est le moteur de la croissance et non les politiques de l'État.

Ensuite, Schumpeter a laissé une trace dans l'histoire de la pensée économique par sa théorie des cycles économiques dominés

par le phénomène de l'innovation. Le processus de croissance économique est ponctué par des épisodes de routine et des moments de rupture marqués par des destructions généralisées d'entreprises dans certains secteurs. Celles-ci sont ensuite remplacées par de nouveaux acteurs qui mobilisent de nouvelles techniques de production.

Destruction créatrice

En effet, les grandes inventions comme la machine à vapeur ou l'électricité ont été accompagnées d'une cascade d'innovations qui ont bouleversé l'ensemble de l'économie. Souvent décriés, ces moments de bouleversements sont en fait souhaitables. D'une

Les grandes inventions ont été accompagnées d'une cascade d'innovations qui ont bouleversé l'ensemble de l'économie. Souvent décriés, ces moments de bouleversements sont en fait souhaitables.

part, parce que l'innovation se diffuse et bénéficie à toute la société; d'autre part, parce qu'il s'agit d'un processus de déplacements d'activité. Les destructions d'emplois et pertes d'activité d'un secteur sont compensées par les créations dans un nouveau secteur innovant. C'est cette fameuse théorie de la «destruction créatrice» qui a rendu ce professeur autrichien célèbre.

Cette théorie était utile en son temps pour comprendre les mutations qui ont accompagné la Révolution industrielle. Elle l'est tout autant aujourd'hui pour comprendre les transformations qui accompagnent la révolution numérique qui s'opère sous nos yeux. Des entrepreneurs ont, au cours des dernières décennies, réussi à transformer une découverte scientifique dans le domaine de

l'informatique en une grappe d'innovations dont chacun bénéficie quotidiennement.

Ces mutations font dire à certains que les robots et les ordinateurs vont remplacer nos emplois. Or, des études récentes donnent encore raison à Schumpeter : les innovations dans les domaines de l'informatique, de la robotique et des communications ne font que transférer des emplois de certains secteurs à d'autres et bénéficient globalement à toute la population.

Enfin, l'œuvre de Schumpeter frappe également par son analyse de la société et de la politique. De nature pessimiste, il prévoyait la disparition inéluctable du système capitaliste et son remplacement par le socialisme en raison de l'hostilité croissante de fractions entières de la population à son égard. Parmi elles, il identifie les intellectuels, devenus maîtres dans l'art de la contestation d'un système qui leur permet à la fois de s'exprimer librement et de jouir d'un certain confort.

Heureusement, les prédictions pessimistes du professeur autrichien ne se sont pas réalisées et le socialisme s'est effondré à la fin du XX^e siècle. Mais son analyse sociologique du ressentiment paradoxal de certaines populations envers l'économie de marché est toujours pertinente. Comment ne pas avoir en tête tous ces altermondialistes qui planifient la prochaine révolution à partir de téléphones intelligents, tablettes et autres produits issus du même système économique qu'ils dénoncent ?



Leonard E. **READ**


Le missionnaire du libéralisme

(1898–1983)

Leonard Edward Read a été un fervent promoteur de la liberté aux États-Unis. Pendant près de 40 ans, il a agi à titre de président de la Foundation for Economic Education (FEE), une organisation qu'il a fondée, et qui est consacrée à la promotion et à la défense des idées libérales classiques.

Après un court séjour dans les forces armées durant la Première Guerre mondiale et un épisode entrepreneurial qui échoue, Read s'établit en Californie, où il travaille pour la Chambre de commerce de Burlingame. C'est en 1933, lors d'une rencontre avec l'industriel Bill Mullendore, que Read découvre les idées libérales classiques et les méfaits de l'intervention gouvernementale.

Haut dirigeant de la Southern California Edison, Mullendore faisait partie d'un groupe d'hommes d'affaires californiens très critiques à l'endroit du New Deal. En tant que représentant de la chambre de commerce régionale, Read rencontre alors Mullendore pour tenter de le convaincre d'appuyer le programme de réformes du président Roosevelt. Mullendore explique alors avec éloquence à Read pourquoi le New Deal est fondamentalement inéquitable, et pourquoi il ouvre toute grande la porte à ce qu'on appelle aujourd'hui la recherche de rente.



C'est à ce moment que Read comprend l'importance de la liberté pour le bien-être des gens et qu'il réalise le danger que représente l'intervention gouvernementale. Sa rencontre avec Bill Mullendore a un tel effet sur lui qu'il entreprend de lire les écrits de penseurs libéraux tels que Bastiat, Hayek et Rand, ce qui change complètement sa façon de concevoir l'économie et la société.

Le crayon qui changea tout

Leonard E. Read finit par quitter ses fonctions à la Chambre de commerce et, en 1946, crée la Foundation for Economic Education, le premier think tank libéral classique moderne aux États-Unis.

On attribue généralement à la FEE la renaissance des idées libérales classiques en Amérique. Le think tank est d'ailleurs toujours actif. Leonard E. Read a pour sa part écrit à lui seul 29 livres et une centaine d'articles dans lesquels il défend et promeut le libre marché et l'entrepreneuriat. Un ouvrage en particulier a grandement marqué la littérature libérale classique et demeure encore pertinent de nos jours : *I, Pencil*.

Ce livret, publié en 1958, relate en quelques pages le processus de production d'un objet qui semble d'une simplicité ennuyante, mais

qui est en réalité le fruit d'une chaîne de production complexe et fascinante : le crayon à mine. Du bois d'œuvre récolté dans une forêt de la Californie à la mine de graphite au Sri Lanka, en passant par la dizaine de produits nécessaires à la création de la gomme à effacer, la production d'un simple crayon nécessite l'effort de plusieurs milliers de personnes habitant des régions distantes les unes des autres.

On l'oublie, mais la scierie qui transforme le bois utilise elle-même plusieurs machines complexes qui sont elles aussi le fruit d'une

Du bois d'œuvre récolté dans une forêt de la Californie à la mine de graphite au Sri Lanka, la production d'un simple crayon nécessite l'effort de plusieurs milliers de personnes.

mise en commun de milliers de facteurs de production. La scierie doit aussi être approvisionnée en énergie et en eau, alors que ses employés, eux, doivent être nourris, vêtus et transportés.

Ce qui peut sembler tout simple au départ demande en fait la contribution d'innombrables facteurs à toutes les étapes de la production.

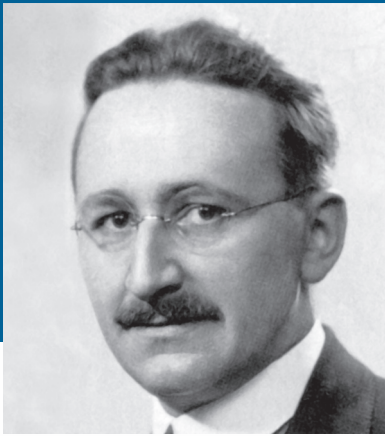
Ce qui est fascinant dans la démonstration de Read est que parmi les gens impliqués dans la production du crayon, personne ne sait ce qu'il contribue finalement à produire. Ce n'est pas important. Tous le font parce qu'ils calculent qu'échanger leur activité contre une rémunération est bénéfique pour eux. De plus, et aussi incroyable que ça puisse paraître pour certains, il n'y a personne qui planifie ou dirige cette mise en commun des ressources : la main invisible s'en occupe.

Plus pertinent que jamais

I, Pencil a rarement été aussi pertinent que dans le contexte actuel, alors que de nombreuses voix s'élèvent partout dans le monde pour prôner plus de protectionnisme. L'exemple de Leonard Read démontre que même la production du plus simple objet est le fruit d'une coopération internationale que des obstacles au commerce pourraient empêcher ou rendre plus ardue.

Selon Read, les gouvernements ne peuvent espérer diriger l'économie de leur pays et faire en sorte que tout ce que les individus désirent soit produit localement. D'abord, personne à ce jour ne peut prétendre connaître ce dont tout un chacun a besoin à tout moment. Ensuite, comme les facteurs de production ne sont pas répartis également sur la planète, nous avons besoin d'échanger librement afin de répondre à nos besoins.

Encore aujourd'hui, la Foundation for Economic Education se consacre à enseigner au plus grand nombre les bienfaits d'une société libre. Leonard E. Read croyait fermement en cette mission, ayant lui-même été convaincu en l'espace d'une seule conversation. Cet échange avec Bill Mullendore aura changé sa vie et, par le fait même, celle de nombreuses personnes grâce aux travaux de la FEE.



Friedrich **HAYEK**

Éviter la route de la servitude


[1899–1992]

Le XX^e siècle a été l'un des plus violents de l'histoire de l'humanité. En plus des millions de morts qui ont été causés par les conflits internationaux, les idéologies antilibérales se sont manifestées à travers le monde pendant de longues périodes : le communisme en URSS, en Chine, en Europe de l'Est et ailleurs; le nazisme en Allemagne; le fascisme en Italie et en Espagne, etc. Dans les sociétés occidentales, cette montée de l'antilibéralisme s'est traduite par une remise en question des bienfaits de l'économie de marché et une montée du socialisme et de l'État interventionniste.

L'économiste Friedrich A. Hayek est né le 8 mai 1899 et est décédé le 23 mars 1992. Il a passé toute sa carrière à défendre le libéralisme et à s'opposer à ces idéologies collectivistes.

Hayek s'est démarqué en tant que jeune économiste en Autriche par ses travaux sur les cycles économiques. Il a tenté d'expliquer pourquoi les économies ont des « hauts » et des « bas ». Pendant ces années, il a aussi développé l'idée que l'économie de marché était une condition essentielle à une société libre.

Ayant émigré en Grande-Bretagne, Hayek a vécu la Seconde Guerre mondiale comme une expérience traumatisante. Terrifié

A close-up, blue-tinted portrait of Friedrich Hayek, looking slightly to the right. The image is partially obscured by a dark blue horizontal bar at the top of the page.

par la montée du fascisme et du socialisme, il a vulgarisé sa pensée politique dans un livre qui a fait sa renommée : *La route de la servitude*.

Autoritarisme rampant

Son argument était simple : le nazisme, le fascisme, le communisme et le socialisme partagent la même prémisse fondamentale, celle voulant que l'État soit supérieur à l'individu. Selon lui, l'adoption de cette prémisse par plusieurs individus mène aux atrocités qu'on observait à l'époque, même si ces individus ont de bonnes intentions. Hayek affirmait que les tendances interventionnistes des gouvernements occidentaux, loin de préserver la démocratie et la liberté, conduiraient au contraire à l'autoritarisme qu'on tentait d'éviter.

Publié en 1944, ce livre a connu un grand succès dans le monde et est devenu un best-seller aux États-Unis. Il ne représente toutefois qu'une portion infime des travaux d'Hayek qui, tant en économie qu'en philosophie et en science politique, établissent les bases d'une société libre et prospère.

L'un des piliers de la pensée d'Hayek est son explication du rôle des prix dans une économie libre. C'est dans son article scientifique le plus cité, «The Use of Knowledge in Society», jugé l'un des vingt

articles les plus influents en économie, qu'Hayek établit son raisonnement. Les prix visent à allouer des ressources rares, ils nous informent sur les utilisations alternatives qu'on peut faire d'une ressource. Et ce système de prix, il ne peut pas être planifié; les prix sont formés du bas vers le haut et non l'inverse.

En fait, chaque personne dans la société possède une infime fraction des connaissances totales qui permettent de faire

fonctionner l'économie. C'est à l'échelle de l'individu que le calcul économique se fait. Un agent économique tel qu'un entrepreneur ou un consommateur est guidé dans ses choix par les prix relatifs des différents biens et services.

Hayek affirmait que les tendances interventionnistes des gouvernements occidentaux, loin de préserver la démocratie et la liberté, conduiraient au contraire à l'autoritarisme qu'on tentait d'éviter.

L'organisation des ressources rares

Les prix contiennent donc des informations précieuses et, pour qu'ils jouent leur rôle de coordination des décisions des acteurs économiques, il faut un système décentralisé – soit un libre marché. Chaque fois qu'un individu découvre une nouvelle information, il influence les prix et génère une nouvelle manière d'organiser les ressources rares afin de maximiser le bien-être de tous. Puisqu'il est impossible d'imposer des prix par le sommet, toute tentative de planification mène à des inefficacités, des pénuries, des surplus,

des carences et des échecs. Plus un planificateur planifie, plus ces échecs se multiplient et plus il doit resserrer son étau autoritaire.

Suivant son idée que l'information est dispersée, Hayek a ensuite développé l'idée de l'ordre spontané. Il remarque que l'économie, sans aucune autorité dominante, réussit à être ordonnée. L'invention de l'automobile n'est pas venue d'un plan central à Washington, tout comme l'invention du fil dentaire n'est pas venu d'un plan bureaucratique dans une capitale lointaine.

En rappelant la main invisible d'Adam Smith, Hayek indique que les individus créent cet ordre en poursuivant leurs propres intérêts. De cette manière, les marchés servent non seulement à coordonner les actions à grande échelle, mais servent aussi à rapprocher des personnes de différentes religions, cultures, pays, etc., à travers les échanges.

Ses travaux en économie ont valu à Hayek le prix Nobel en sciences économiques en 1974. Dans son dernier livre, *La présomption fatale*, il revient encore une fois sur le rôle des prix, de l'action humaine et de l'ordre spontané dans une perspective évolutionniste, pour expliquer pourquoi le socialisme et la planification étatique menacent les sociétés libres et complexes dans lesquelles nous vivons aujourd'hui.

On peut sans risque de se tromper affirmer que les idées d'Hayek continueront d'exercer une énorme influence au cours des décennies à venir.



Ayn RAND

Défendre le capitalisme
sur des bases morales


(1905–1982)

Peu de penseurs de la tradition libérale classique suscitent autant de réactions qu'Ayn Rand. Qu'on l'aime ou la déteste, la romancière américaine née en Russie polarise comme nul autre.

Née à Saint-Pétersbourg en 1905, Ayn Rand – ou Alisa Rosenbaum comme elle s'appelait alors – a vécu la révolution russe, à la suite de laquelle la pharmacie de son père fut confisquée et sa famille, comme beaucoup d'autres, dut traverser des moments difficiles. En 1926, elle parvint à obtenir l'autorisation de quitter la Russie pour rendre visite à des parents aux États-Unis, et elle ne revint jamais.

Son expérience personnelle de la vie sous le régime communiste répressif lui inspira son premier roman, *We the Living*, publié en 1936 alors que de nombreux intellectuels chantaient les louanges de la « noble expérience soviétique ». Ce n'était pas la dernière fois que Rand allait défier la sagesse du jour.

En plus de s'opposer à la tendance intellectuelle, Rand a également cherché à choquer avec des titres comme *The Virtue of Selfishness*, un recueil d'essais publié après *We the Living*. Comment l'égoïsme pouvait-il être une vertu?



Clairement, le but était d'attirer l'attention des gens. Rand ne prônait pas un égoïsme mesquin et à courte vue. Elle promouvait plutôt un intérêt personnel rationnel, ou éclairé. Votre vie est la vôtre et vous avez le droit de la vivre comme bon vous semble. Vous avez le droit de rechercher votre propre bonheur, tant que vous le faites de manière pacifique.

L'intérêt personnel, une vertu

Cette notion selon laquelle l'intérêt personnel est une vertu et votre vie vous appartient est très attrayante, en particulier pour les jeunes qui aspirent à la liberté. Cela l'est encore plus lorsque cette notion est illustrée dans des romans captivants tels que *The Fountainhead* et *Atlas Shrugged*, qui présentent des personnages fascinants qui défendent leurs valeurs et mènent une vie épanouissante.

C'est dans *Atlas Shrugged*, puis dans ses écrits ultérieurs non romanesques, que Rand a explicitement affirmé sa conviction que le principe moral de l'intérêt personnel rationnel avait des implications politiques et économiques évidentes. Plus précisément, si ma vie est la mienne et que votre vie est la vôtre, la société humaine devrait alors être organisée à travers un système

de gouvernement limité dont la responsabilité première serait de protéger les personnes et leurs biens.

Rand comprenait et appréciait les arguments pratiques avancés par des économistes classiques comme Adam Smith. Elle réalisait que la main invisible du marché amenait les gens à défendre

Si ma vie est la mienne et que votre vie est la vôtre, la société humaine devrait alors être organisée à travers un système de gouvernement limité dont la responsabilité première serait de protéger les personnes et leurs biens.

leurs intérêts pacifiques d'une manière qui profite aux autres.

Le commerce, c'est indéniable, a de nombreux avantages, et la liberté économique peut et doit être défendue sur ces fondements pratiques.

Mais Rand pensait en outre qu'en plus d'être bénéfique, le capitalisme est moral et qu'une défense plus fondamentale de la liberté économique devait être fondée sur des raisons morales. En bref, si votre vie vous appartient, personne n'a

le droit d'utiliser la force contre vous, ce qui signifie que toutes les interactions humaines doivent être volontaires.

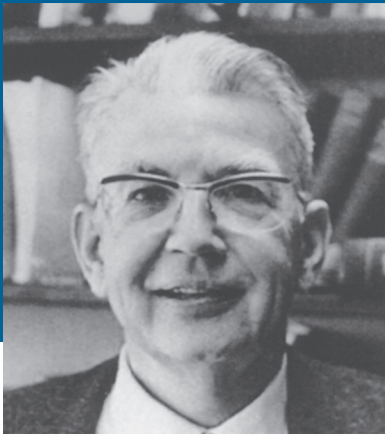
En conséquence, lorsque nous interagissons avec les autres, en particulier avec des personnes que nous connaissons peu, nous devons le faire en tant que commerçants. Nous ne devons pas nous poser comme des maîtres ou des esclaves, mais comme des égaux indépendants, qui agissent les uns avec les autres « par le moyen d'échanges libres, volontaires, non forcés et sans contraintes – échanges qui profitent aux deux parties selon leurs propres jugements indépendants ».

Dans un marché libre, souligne-t-elle, la richesse ne peut être obtenue que par une sorte de processus «démocratique», au cours duquel les consommateurs de biens et de services «votent» avec leurs dollars. Et lorsque les gens votent avec leurs dollars, ils ne votent que sur des sujets pour lesquels ils ont les compétences nécessaires pour juger : leurs propres préférences, intérêts et besoins. Comme elle l'écrivait, dans un marché libre, «personne n'a le pouvoir de décider pour autrui ou de substituer son jugement au leur; personne n'a le pouvoir de se désigner lui-même "la voix du public" et de laisser ensuite le public sans voix et sans droits.»

Rand était régulièrement accusée d'être «pro-entreprise». Mais s'il est certes vrai qu'elle a célébré sans retenue les hommes d'affaires prolifiques qui apportent tant à la société, il est également vrai que bon nombre des vilains figurant dans *Atlas Shrugged* sont des hommes d'affaires. Mais contrairement aux entrepreneurs héroïques du roman, ces «capitalistes de copinage» s'enrichissent en cherchant à obtenir des faveurs de politiciens malhonnêtes et en influençant les réglementations à leur avantage et au détriment de leurs concurrents nationaux et étrangers.

Si elle était en vie aujourd'hui, Rand s'opposerait aux droits de douane et aux quotas qui continuent de limiter le libre-échange au nom d'un protectionnisme visant à favoriser certaines industries, ainsi qu'aux subventions et autres privilèges accordés à des intérêts particuliers qui ont l'écoute des gouvernements.

Dans un marché véritablement libre, le gouvernement serait impuissant à distribuer de telles faveurs et le seul moyen de devenir riche serait de servir ses semblables, hommes et femmes. Pour utiliser la terminologie de Rand, il y aurait une séparation de l'État et de l'économie et les conseils d'administration, tout comme la législature, s'en trouveraient améliorés.



Ronald **COASE**

À quoi servent les entreprises?

(1910–2013)

Peu de gens savent qui était Ronald Coase. Et pourtant, malgré qu'il ait publié un petit nombre d'articles scientifiques comparativement à ses collègues, il est probablement l'économiste qui a eu le plus d'influence sur la profession. Pourquoi cet économiste a-t-il été si influent? Parce qu'il est le premier à avoir réussi à expliquer de manière satisfaisante comment les entreprises fonctionnent.

Généralement, les économistes croyaient que les entreprises étaient des petites boîtes noires dans lesquelles des ressources entraient et desquelles des produits ressortaient. On comprenait difficilement pourquoi une entreprise décidait d'adopter une méthode de production plutôt qu'une autre. Par exemple, pourquoi embaucher les services d'une firme de comptables au lieu d'embaucher son propre comptable?

Pendant plusieurs années, alors qu'il était étudiant à la London School of Economics, Coase a peaufiné sa réponse. Au cours des années 1930, il a longtemps trimé sur ce sujet avant d'en venir à publier la réponse en 1937 dans son article « The Nature of the Firm » : ce sont les coûts de transaction.



Le coût de faire des affaires

Les coûts de transaction représentent les coûts encourus pour chaque type d'échange. On parle ici des coûts qu'entraîne la négociation des contrats et des modalités associées à la supervision desdits contrats. Une firme peut ainsi préférer embaucher son propre comptable au lieu d'essayer de dépenser du temps et des ressources afin de solliciter des soumissionnaires, de découvrir le meilleur prix possible et d'évaluer la qualité du travail au quotidien. Si elle prend cette décision, c'est en raison des coûts de transaction.

De plus, les coûts de transaction affectent non seulement la structure des entreprises, mais aussi leur taille. S'il est trop coûteux pour une firme de négocier et superviser un contrat avec une autre firme pour la prestation de certains services, il est préférable de produire ce service à l'intérieur de cette firme. Cependant, le revers d'une telle décision est qu'on doit dépenser du temps et des ressources à faire quelque chose pour lequel on n'a pas nécessairement l'expertise.

Par exemple, un peintre qui est travailleur autonome et qui fait sa propre comptabilité doit réallouer du temps et des ressources vers l'activité de tenue de livres. Pendant qu'il fait cela, il n'est pas

en train de peindre – la tâche dans laquelle il se spécialise et il excelle. Par conséquent, cet entrepreneur produit moins et on dit que la taille de sa firme est plus petite qu'elle pourrait l'être.

Si tout cela peut sembler évident aujourd'hui, il s'agissait d'une conclusion révolutionnaire à l'époque. Les entreprises choisissent la manière de produire en fonction des coûts de transaction. Alors qu'est-ce qui influence les coûts de transaction?


Lorsqu'il a remporté le prix Nobel en 1991, Coase a affirmé que ce sont les lois et institutions d'une nation qui déterminent ces coûts. Plus précisément, il a parlé de l'importance de bien définir les droits de propriété. Si la propriété est incertaine ou que le gouvernement peut punir une firme en aidant son principal rival, les coûts de

transaction augmentent. Un État qui taxe une certaine activité hausse les coûts de transaction associés à cette activité et incite les gens à changer leurs comportements ou à réduire la taille de leur entreprise.

Les travaux de Coase ont engendré une révolution parmi les économistes. Un autre lauréat du prix Nobel d'économie, Douglass North, expliquait que ce sont les

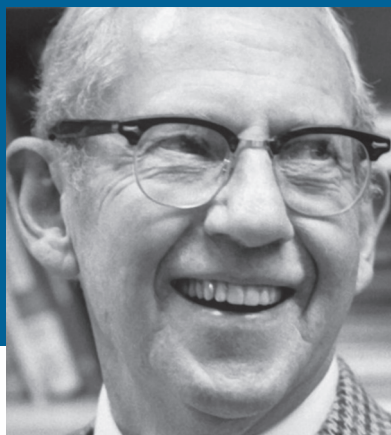
institutions qui déterminent la richesse d'une nation; le concept sur lequel North s'est appuyé, c'est celui des coûts de transaction. En fait, North et Coase se sont inspiré intellectuellement l'un de l'autre au cours de leurs longues carrières. Les deux ont développé un discours qui priorise un environnement légal qui minimise le

Un peintre qui est travailleur autonome et qui fait sa propre comptabilité doit réallouer du temps et des ressources vers l'activité de tenue de livres. Pendant qu'il fait cela, il n'est pas en train de peindre.



plus possible les coûts de transaction en établissant des droits de propriété stables, des taxes peu élevées et l'absence de réglementations qui restreignent la concurrence.

Coase a contribué à la science économique sur plusieurs fronts, mais si on doit se concentrer sur l'un d'entre eux, le concept des coûts de transaction est le plus important. Ce concept peut sembler bien aride pour plusieurs, mais il est le pilier le plus important pour comprendre l'importance d'une société libre et d'un État peu interventionniste pour le développement économique.



George **STIGLER**


Quand la réglementation
ne donne rien de bon

(1911–1991)

Au milieu du siècle dernier, le keynésianisme était le courant de pensée principal en économie. À la suite de la Grande Dépression des années 1930, les gouvernements ont augmenté l'étendue de leurs interventions dans le marché, guidés par la croyance erronée que la crise avait été causée par des déficiences du système capitaliste.

À partir des années 1960, l'émergence de l'école de Chicago a contribué à réfuter une grande partie des assises intellectuelles sur lesquelles les interventions gouvernementales reposaient. Par exemple, on a démontré que la Grande Dépression avait plutôt été causée par une politique monétaire défailante, et non par le marché. Parmi les membres du département d'économie de l'Université de Chicago figurait alors George Stigler (1911–1991). Cet économiste, lauréat du prix Nobel en 1982, a apporté de grandes contributions à son domaine qui sont appliquées de multiples façons dans la société d'aujourd'hui.

Stigler – à ne pas confondre avec Joseph Stiglitz, dont la vision est à l'opposé – obtient un doctorat en économie de l'Université de Chicago en 1938. Sa carrière d'économiste est interrompue temporairement avec la Seconde Guerre mondiale. Il se joint alors



au groupe de recherche statistique de l'Université Columbia, où il participe à l'effort de guerre; il travaille alors avec Milton Friedman, avec qui il étudiait au doctorat. Après de courts passages aux universités Brown et Columbia, il revient à l'Université de Chicago, où il passe la majeure partie de sa carrière et où il développe aussi ses théories les plus intéressantes.

Père de deux théories

Stigler est reconnu comme étant parmi les premiers à avoir attiré l'attention des économistes sur la réglementation. Dans les années 1960, il commence à étudier ses effets d'un point de vue empirique. Il publie en 1962 *What Can Regulators Regulate? The Case of Electricity*.

La recherche vise à étudier l'effet de la réglementation sur le prix de l'électricité. Stigler arrive à la conclusion qu'il n'y en a pas. Peu importe, il venait de lancer une nouvelle tendance : l'étude empirique de la réglementation. Quelques années plus tard, le consensus en économie est qu'un grand nombre de réglementations sont inefficaces et nocives. Le mouvement amorcé par Stigler a ainsi jeté les assises intellectuelles de la

déréglementation des années 1980. Ces travaux ont d'ailleurs contribué à l'obtention de son prix Nobel.

Les autorités réglementaires subissent les pressions et l'influence des industries qu'elles réglementent, car ces industries ont fortement intérêt à faire pencher la balance en leur faveur.

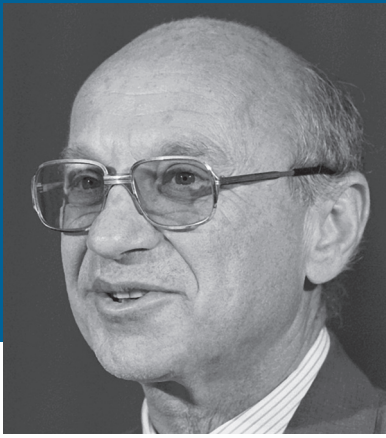
Ses recherches le mènent à développer la théorie de la capture. Selon Stigler, l'intervention du gouvernement se fait souvent au bénéfice d'intérêts spéciaux et au détriment de la société en général. Cela s'explique par le fait que les autorités réglementaires subissent les pressions et l'influence des industries qu'elles réglementent, car ces industries ont fortement intérêt à faire pencher la

balance en leur faveur. Le public, lui, a peu ou pas d'intérêt à mettre de grands efforts pour influencer les autorités.

Cela n'est toutefois pas la plus grande réalisation de Stigler, du moins selon lui. Dans son autobiographie, il considère que sa plus importante contribution est la mise en valeur du rôle de l'information dans l'économie. Cela peut sembler être un drôle de sujet pour un domaine qui parle généralement en dollars, mais Stigler en fait une démonstration convaincante. Il montre que la recherche d'information comporte un coût marginal croissant et un bénéfice marginal décroissant. Il existe un certain point où la recherche d'information devient désavantageuse. Ce phénomène permet d'expliquer les disparités de prix. Cette théorie est aujourd'hui fortement utilisée dans l'analyse du chômage.

Outre ses percées dans l'information et la réglementation, Stigler a étudié l'histoire des idées économiques. Il a écrit l'un des premiers manuels de microéconomie moderne : *The Theory of Price*. Il est un membre fondateur de la Société du Mont-Pèlerin, un collectif d'intellectuels qui vise à promouvoir la liberté dans le monde. Il en a aussi été le président.

George Stigler a été un économiste remarquable pour plusieurs raisons. Avant son œuvre, on jugeait une politique par ses intentions : on tenait pour acquis que ses effets reflétaient ses intentions. Grâce à lui, on juge maintenant une politique par ses effets. De plus, c'est un intellectuel qui a su combiner théorie abstraite et rigueur empirique. Reconnu pour sa tendance à utiliser les données statistiques pour appuyer ses idées, son humour et sa plume captivante, admiré pour ses contributions, Stigler a sans aucun doute sa place parmi les grands intellectuels du XX^e siècle.



Milton FRIEDMAN

Un libéral classique de grande classe

(1912–2006)

Milton Friedman a eu une influence titanesque non seulement sur la science économique, mais aussi sur les politiques publiques. Se décrivant comme un libéral dans le sens classique du terme et non dans le sens d'être libéral avec l'argent des autres, Milton Friedman a mené toute sa vie une campagne intellectuelle qui mettait la liberté des individus au premier plan. Il a gagné le prix Nobel d'économie en 1976.

Né de deux immigrants européens à Brooklyn en 1912, Friedman connut une enfance modeste. Enfant précoce et travaillant, il a bénéficié de bourses qui lui ont permis de compléter ses études universitaires.

Son passage à l'Université de Chicago a eu un impact important sur lui. Friedman y retournera pour passer près de 30 ans à enseigner et développer une école de pensée - la «Chicago School of Economics». Ses efforts ont joué un rôle déterminant pour discréditer les idées de John Maynard Keynes en faveur de l'intervention de l'État dans l'économie.

Friedman était à la tête d'un groupe de professeurs qui transformeront l'étude de l'économie, dont Gary Becker,



George Stigler et Robert Lucas Jr. Chacun finira par obtenir un prix Nobel. Après la Seconde Guerre mondiale, Friedman s'est joint à d'autres intellectuels tels Karl Popper et Friedrich Hayek pour fonder la Société du Mont-Pèlerin. Ce groupe se réunit toujours annuellement et a pour but de promouvoir les idées libérales classiques.

Sous les feux de la rampe

L'engagement de Friedman dans l'arène publique atteint une grande visibilité lorsqu'il défend le système capitaliste à l'occasion de son passage à la populaire émission de télé *The Phil Donohue Show*. Il souligne alors combien il est absurde de croire que les individus qui composent les gouvernements sont des sortes d'anges altruistes qui travaillent uniquement pour l'intérêt de la société, plutôt que pour leur propre intérêt. Ceci est aussi pertinent maintenant qu'en 1979; les deux millions et plus de visionnements que l'échange a récoltés sur YouTube en sont la preuve.

Friedman a poursuivi d'autres projets télévisés. La chaîne de télévision PBS a notamment lancé une série de dix émissions intitulée *Free to Choose* (La liberté de choisir), portant sur des

sujets tels que le libre marché, la protection du consommateur et les inégalités. En 1980, il collabore avec son épouse, Rose Director, pour en tirer un livre du même nom. Cet ouvrage s'ajoute à la liste de livres que Friedman a publiés pour rejoindre un grand public.

Il propose un système de bons d'études : les parents de chaque enfant recevraient une somme d'argent du gouvernement. Ceci augmenterait la concurrence entre établissements et motiverait les écoles à améliorer la qualité de leur programme

Un des chapitres s'interroge sur la question des écoles publiques. Reconnaisant que l'éducation est une fonction gouvernementale justifiée, Friedman condamne malgré tout les inégalités créées par le système en place, parce que si vous vivez dans un quartier riche, l'école sera de bien meilleure qualité que si vous vivez dans un quartier pauvre. Il propose un système de bons d'études : les parents de chaque enfant recevraient une somme d'argent du gouvernement qui pourrait être utilisée pour

payer les droits de n'importe quelle école, publique ou privée. Ceci augmenterait la concurrence entre établissements et motiverait les écoles à améliorer la qualité de leur programme afin d'attirer les élèves. Plusieurs programmes de ce type ont depuis été mis en place aux États-Unis et les résultats sont encourageants.

Friedman a toujours maintenu que son plus grand accomplissement sur la scène publique a été d'avoir joué un rôle important dans l'abolition de la conscription. Vers la fin des années 1960, pendant la guerre du Vietnam, le débat faisait rage aux États-Unis. Le général Westmoreland se plaignait qu'il ne voudrait pas avoir une armée de mercenaires. Friedman

lui demanda : «Préférez-vous une armée d'esclaves?» La conscription était, selon lui, une insulte à la liberté et la dignité des individus.

Avec la montée du sentiment protectionniste et étatiste en Europe et aux États-Unis, alors que les idées libérales sont de plus en plus remises en question, l'héritage intellectuel de Milton Friedman mérite encore plus d'être préservé.

FRIEDMAN



James M. **BUCHANAN**


La politique sans romantisme

(1919–2013)

Parmi les économistes qui ont été nobélisés, James M. Buchanan est probablement l'un des plus singuliers. Né le 3 octobre 1919, Buchanan répudiait l'idée que les économistes devaient être des technocrates qui guidaient l'action gouvernementale.

Après la Grande Dépression et la Seconde Guerre mondiale, les sociétés occidentales ont été dominées par des courants de pensée qui favorisaient un rôle très important de l'État dans l'économie. Ces courants de pensée concevaient le rôle du politicien et du fonctionnaire comme celui de fins mécaniciens de l'économie et de la société (d'autres diraient des technocrates – terme qui est justement né durant cette époque). De la même façon qu'ils avaient planifié l'économie en temps de guerre, ils allaient pouvoir planifier l'économie en temps de paix. Ces courants de pensée présentaient aussi ces acteurs publics comme étant infallibles, insensibles aux pressions extérieures et sans préférences individuelles, en opposition à un être humain faillible dont les décisions individuelles pouvaient mener au désordre social ou aux crises.

Buchanan, avec son collègue Gordon Tullock, a décidé de remettre en question ces idées.



Pour eux, les politiciens et les fonctionnaires sont aussi des êtres humains faillibles qui sont mus par leurs intérêts et leurs préférences. Ainsi, ils peuvent notamment se servir de l'État à des fins personnelles.

Sur la base de cette intuition, Buchanan a publié une série d'études qui ont permis de fonder un nouveau courant de pensée appelé l'école des choix publics – c'est-à-dire l'étude des mécanismes de décisions gouvernementaux à partir de la science économique. À l'époque, soit dans les années 1960, cela a constitué une véritable révolution dans le monde des idées. L'objectif était scientifique : reconnaître que si les marchés peuvent être défaillants, les gouvernements peuvent l'être aussi.

Ce raisonnement était en effet révolutionnaire. Auparavant, si on voyait ou percevait une défaillance du marché, on concluait automatiquement qu'il fallait faire appel à l'action gouvernementale pour résoudre le problème, et que cette intervention serait nécessairement appropriée. La pensée de Buchanan revient à dire que la solution peut en fait être pire que le problème.

La logique de Buchanan va plus loin qu'une simple critique de l'action gouvernementale *a posteriori*. Il a examiné comment certains problèmes sociétaux peuvent être causés par l'action gouvernementale. Dans son œuvre maîtresse *The Calculus of Consent*, Buchanan souligne les méfaits des politiques qui favorisent un groupe aux dépens des autres.

Les coûts diffus des défaillances politiques

Les groupes d'intérêts (comme les lobbies d'agriculteurs ou les syndicats d'employés municipaux) peuvent faire des gains importants en essayant d'influencer le pouvoir politique pour que celui-ci adopte des lois qui les favorisent.

Auparavant, si on voyait ou percevait une défaillance du marché, on concluait automatiquement qu'il fallait faire appel à l'action gouvernementale pour résoudre le problème, et que cette intervention serait nécessairement appropriée.

Ce qu'il faut comprendre, et ceci est un point essentiel de Buchanan, c'est que le coût des mesures que les groupes de pressions favorisent est payé par l'ensemble des contribuables. Par conséquent, le coût par personne est faible et dispersé au sein de la population en général, alors que le bénéfice pour les groupes favorisés est élevé et concentré.

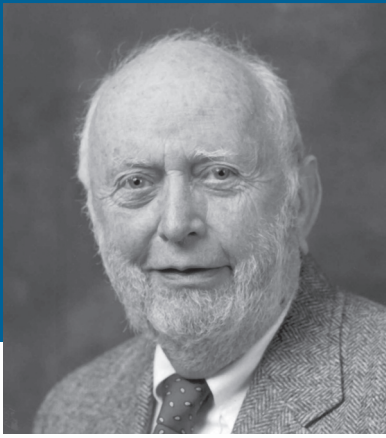
La gestion de l'offre au Canada est un exemple de ce phénomène. Pour les agriculteurs, qui sont

relativement peu nombreux, les bénéfices de ce système représentent plusieurs millions de dollars en rentes et privilèges.

Pour les très nombreux consommateurs, le coût annuel de cette mesure se chiffre à un peu plus de 400 \$ annuellement; ce n'est certainement pas un coût assez élevé pour inciter les consommateurs à manifester dans les rues. Par contre, du point de vue des agriculteurs, perdre des millions en privilèges est assez important pour bloquer les rues et amener son tracteur sur la colline parlementaire.

Les contributions de Buchanan sont nombreuses et vont bien au-delà de celles discutées ici. Ses analyses étaient assez convaincantes pour lui valoir le prix Nobel de sciences économiques en 1986.

Dans l'analyse que nous faisons de nos politiques publiques au Québec et au Canada, nous ne devrions jamais oublier ces enseignements importants. Au final, le processus politique est mené non pas par des êtres vertueux désincarnés, mais par des êtres humains normaux, c'est-à-dire qui ne sont pas dépourvus d'intérêts, qui ont des préférences individuelles et qui répondent aux incitations de leur milieu.



Douglass **NORTH**


Expliquer la grande divergence

[1920–2015]

Douglass North voulait répondre à la question la plus fondamentale en économie : comment certains pays deviennent-ils riches alors que les conditions de vie matérielles ne s'améliorent pas dans d'autres?

Jusqu'à la révolution industrielle, le bien-être matériel de l'humanité a bien peu changé. L'espérance de vie, le revenu par personne et la qualité de vie n'ont pratiquement pas augmenté pendant des siècles. Les périodes de progrès étaient longues mais modestes. Elles étaient généralement suivies d'effondrements catastrophiques et de reprises lentes et pénibles. Malgré les différences entre certaines régions du monde (l'Inde et la Chine ont été longtemps plus riches que l'Europe), la pauvreté était plus ou moins la norme partout.

Puis, au XVII^e siècle, les Pays-Bas ont commencé à se démarquer en tant que première société où l'on a pu connaître une prospérité beaucoup plus largement répandue au sein de la population. La Grande-Bretagne a ensuite connu sa révolution industrielle à partir de la fin du XVIII^e siècle. Et dans celui qui a suivi, la France, l'Italie, l'Allemagne, les pays scandinaves, le Canada, l'Australie, le Japon, les États-Unis et quelques autres pays ont connu une croissance



qui leur a permis de sortir des centaines de millions de personnes de la pauvreté abjecte dans laquelle ils se trouvaient. Mais pourquoi seulement ces pays? Pourquoi a-t-il fallu attendre jusqu'à tout récemment pour que d'autres sociétés, en Asie et en Afrique par exemple, se joignent à ces pionniers de la croissance économique?

Au cours de sa carrière, dont la plus grande partie s'est déroulée à l'Université de Washington, Douglass North a encouragé ses étudiants à mesurer cette «grande divergence». Plusieurs d'entre eux se sont convertis au métier d'historien et ont développé des séries statistiques afin de mesurer les économies du passé. À partir de ces données, il est possible de comprendre plusieurs des raisons de la grande divergence.

C'est ici que se trouve la plus grande contribution de Douglass North. Sa réponse se résume en fait en un mot : les institutions.

Les institutions comptent

Selon North, il y a des contraintes auxquelles nous faisons face tous les jours qui nous empêchent de maximiser notre bien-être. Afin de minimiser les problèmes causés par ces contraintes, nous créons des institutions.

Considérons le cas du commerce international. Avant l'ère des télécommunications, il était difficile de communiquer rapidement des informations cruciales à propos d'échanges profitables. Par exemple, un marchand londonien n'avait aucune façon simple de confirmer l'honnêteté d'un marchand turc (et vice versa). En développant des institutions qui permettent de résoudre ces problèmes, les marchands peuvent plus facilement effectuer des échanges mutuellement bénéfiques.

Si les institutions assurent la sécurité de la propriété privée, protègent les individus contre la violence arbitraire et permettent aux prix de véhiculer l'information, elles assureront un développement économique considérable.

Il y a plusieurs exemples de ce genre d'institution : des codes de conduite à l'intérieur de réseaux de marchands qui partageaient une religion commune, des rites d'initiation afin de mieux identifier ceux qui n'étaient pas prêts à se commettre pleinement ou même des codes de lois privés. Ces institutions peuvent aussi prendre la forme de lois et réglementations mises en place par les gouvernements. Mais très simplement, le but d'une institution est de créer des « règles du jeu »

qui punissent les tricheurs, permettant ainsi à des échanges de se produire.

North a développé cette pensée dans une dizaine de livres et en est venu à affirmer que les sociétés qui s'enrichissent sont celles qui développent des institutions qui permettent aux marchés de fonctionner. Si les institutions assurent la sécurité de la propriété privée, protègent les individus contre la violence arbitraire et

permettent aux prix de véhiculer l'information nécessaire quant aux meilleures utilisations des ressources disponibles, elles assureront un développement économique considérable. Si elles ne réussissent à créer cet environnement stable, le développement ne se produira pas.

North a aussi expliqué en détail comment certaines sociétés peuvent persister dans le maintien d'institutions inefficaces. C'est le cas lorsqu'une institution produit des gains importants concentrés au sein d'une petite minorité qui a intérêt à militer pour son maintien alors que les coûts sont largement répartis, de sorte que presque personne n'a intérêt à s'opposer à cette institution.

À son décès, North essayait encore de raffiner quelques éléments de sa pensée. L'essence de son propos est déjà largement acceptée au sein des économistes. On peut mesurer cette influence en observant la grande popularité du livre *Why Nations Fail*, qui explique pour un grand public le rôle des institutions. Son auteur, Daron Acemoglu, se situe dans la tradition de North par son approche théorique. À l'évidence, Douglass North a laissé une marque indélébile sur la profession économique.



Gordon **TULLOCK**


Appliquer l'économie à la politique

(1922-2014)

Gordon Tullock n'a peut-être pas gagné de prix Nobel, mais pour quelqu'un qui n'a suivi qu'un seul cours d'économie durant sa formation, son apport surprenant à la discipline le hisse au rang des plus grands économistes. En effet, le renommé professeur a consacré la majeure partie de sa carrière à l'avancement de la science économique, plus particulièrement à l'application de la théorie économique à des domaines hors marché afin d'expliquer certains comportements humains.

Tullock a obtenu un *Juris Doctor* de l'Université de Chicago en 1947 avant de pratiquer le droit brièvement, pour ensuite se joindre au Service extérieur des États-Unis. Après une première affectation en Chine, il a étudié la langue et la culture à Yale et à Cornell avant d'être envoyé à Hong Kong et en Corée. Tullock a quitté le Service extérieur en 1956 pour se consacrer à ce qui le passionnait vraiment : la recherche et l'enseignement.

Il enseigna d'abord au département d'études internationales de l'Université de Caroline du Sud, où il publia une première version de *The Politics of Bureaucracy*. Ce sont ses premiers travaux sur les importants problèmes de communication au sein des grandes bureaucraties centralisées qui amenèrent Tullock à collaborer avec James M. Buchanan. Les deux partageaient le même intérêt

A close-up portrait of a man with glasses, looking slightly to the right. The image is overlaid with a semi-transparent blue filter. The man's face is the central focus, with his eyes and nose visible through the glasses.

pour l'utilisation de la théorie économique afin d'expliquer des phénomènes politiques et sociaux.

Les anges du secteur public?

Les deux professeurs publièrent ensemble *The Calculus of Consent : Logical Foundations of Constitutional Democracy* en 1962, l'ouvrage séminal d'un nouveau courant de pensée : l'école des choix publics. Dans ce livre, Tullock et Buchanan appliquent l'analyse économique à la prise de décision des agents du secteur public afin de démontrer qu'ils ne sont pas des anges dépourvus d'intérêts personnels. À l'époque, on voyait l'État comme un tout, bienveillant, qui agit seulement dans l'intérêt du bien public. Les deux collaborateurs rejetaient cette conception de l'État, affirmant que les fondements du comportement humain ne changent pas lors de l'ascension au pouvoir politique. Buchanan recevra d'ailleurs le Nobel d'économie en 1986 pour sa contribution à l'école des choix publics, honneur auquel Tullock n'a pas eu droit.

La théorie du choix public, qui cherche à appliquer la théorie économique à des domaines et des phénomènes hors marché, est à la base des travaux de Tullock.

L'auteur et professeur a apporté une contribution imposante à l'économie politique en général. Il a produit les premiers travaux sur la théorie de la recherche de rente. Son article «The Welfare

Costs of Tariffs, Monopolies, and Theft» (1967) introduit ce qu'on appelle aujourd'hui le «trapèze de Tullock». Reprenant l'idée d'Arnold Harberger sur la perte sociale sèche entraînée par la présence d'un monopole dans un secteur, Tullock a montré que l'entreprise monopolistique gaspillait également des ressources afin d'obtenir des protections légales et réglementaires, dépenses qui n'entraînent aucun gain de productivité.

Le fait que les politiciens aient besoin de financement pour leurs activités partisans engendre une possibilité pour ceux qui les financent de demander un retour sur leur investissement sous la forme de mesures favorables à leur entreprise.

À partir de ses travaux sur la recherche de rente, Gordon Tullock a remarqué un important paradoxe. Il le décrit comme étant le coût relativement bas des activités de lobbying comparativement aux gains astronomiques qu'elles entraînent. Selon lui, le fait que les politiciens aient besoin de financement pour leurs activités partisans et leur réélection engendre une possibilité pour ceux qui les financent de demander un retour sur leur investissement sous la forme de mesures favorables à leur entreprise.

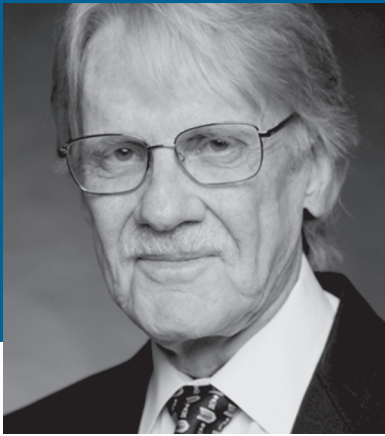
Le comportement des électeurs

Outre l'économie politique, Tullock s'intéressait également au comportement électoral. En effet, il expliquait que les motivations des individus à voter ne peuvent pas être que purement rationnelles. Selon lui, les citoyens sont conscients que les chances que leur vote ait un impact quelconque sur le résultat d'une élection sont infiniment petites. Pour cette raison, il avançait que les motivations devaient être plus morales que rationnelles, et que les individus ne devenaient pas automatiquement informés ou intéressés simplement parce qu'ils allaient voter.

Finalement, Tullock a apporté une contribution importante à la redéfinition de l'étude de la loi, alors largement comprise du seul point de vue de la philosophie morale, comme étant un domaine qui pouvait être étudié à l'aide de la théorie économique. Son livre *The Logic of the Law* demeure à ce jour un incontournable.

Encore aujourd'hui, les théories mises de l'avant par Gordon Tullock peuvent servir à comprendre et expliquer des phénomènes observables. C'est le cas notamment de la recherche de rente dans certains secteurs de l'économie canadienne, comme dans le domaine de l'agriculture, où le système de gestion de l'offre protège les producteurs de lait, d'œufs et de volaille.

En définitive, il est difficile de qualifier le legs scientifique qu'aura laissé le professeur de droit et d'économie. Un auteur autodidacte et prolifique, il a écrit plus de 150 articles et publié ou copublié près de 40 livres durant une carrière universitaire de plus de 50 ans. Tullock n'aura peut-être pas gagné de prix Nobel comme son proche collaborateur James Buchanan, mais son apport n'en est pas moins impressionnant.



Vernon SMITH

Prouver Adam Smith


(1927-)

Les économistes ont longtemps exclu l'expérience en laboratoire de la boîte à outils de la science économique, préférant l'observation naturelle et la recherche théorique et statistique.

Tout cela a changé grâce au récipiendaire du prix Nobel d'économie Vernon L. Smith. Né en 1927 au Kansas, il grandit durant la Grande Dépression. Ingénieur électrique, il développe une passion pour l'économie durant son baccalauréat. Après une maîtrise à l'Université du Kansas, il obtient son doctorat à Harvard en 1955. Il commence à enseigner à Purdue University l'année même.

Smith enseigne alors la microéconomie, mais réalise qu'il a de la difficulté à transmettre les concepts de base. Comment expliquer à des étudiants la façon dont un marché peut arriver à l'équilibre sans intervention d'une autorité centrale? Smith décide d'organiser une expérience pour montrer aux étudiants le fonctionnement du mécanisme de marché.

La première expérience de Smith fut relativement simple. Tout d'abord, il modélise sur papier la situation d'offre et de demande et trouve ce qui, en théorie, devrait être le prix et la quantité d'équilibre. Il divise ensuite sa classe en vendeurs et en acheteurs.



Les vendeurs reçoivent des cartes avec un coût de production. Ils ont donc intérêt à vendre leur bien au plus haut prix possible, car ils empochent la différence entre le prix et le coût de production. Les acheteurs, eux, ont reçu un prix de revente. Ils ont donc intérêt à acheter leur bien au plus bas prix possible. Les intérêts des acheteurs et des vendeurs sont en conflit. Que se passe-t-il donc lorsque les deux groupes tentent de faire des échanges? Le prix auquel les étudiants ont conclu leurs transactions se révèle être le même dans l'expérience que dans les calculs du professeur, soit le prix d'équilibre.

Ce fut un moment de révélation pour l'économiste. D'un, il venait de mener l'une des premières expériences contrôlées dans un domaine où le consensus disait que de telles expériences n'étaient pas possibles (la première expérience économique est attribuée à Edward Chamberlin, quelques années auparavant). De deux, il venait de démontrer dans un environnement expérimental la main invisible d'Adam Smith. Cette théorie, élaborée 200 ans plus tôt, stipule qu'un individu poursuivant son intérêt personnel sous un système où l'échange est volontaire sert en fait l'intérêt commun. Cela s'illustre dans l'expérience par le fait que des acheteurs et vendeurs qui cherchent à obtenir le plus bas prix et le plus haut prix

respectivement en sont venus à découvrir un prix d'équilibre, qui optimise l'utilisation des ressources. Bref, Smith a prouvé Smith.

Vernon Smith poursuit ses expérimentations en variant ses procédés. Il publie en 1962 sa recherche *An Experimental Study of Competitive Market Behavior*, qui détaille ses expériences et sa méthode. L'économie expérimentale commence alors à prendre forme en tant que branche de la science économique. Il poursuit ses recherches et reçoit en 2002 le prix Nobel d'économie pour «avoir fait de l'expérience en laboratoire un instrument d'analyse économique empirique, en particulier dans l'étude de différentes structures de marché».

Un héritage impressionnant

L'économie expérimentale est aujourd'hui appliquée dans l'analyse des effets de la réglementation sur le comportement, dans l'étude des enchères, dans le développement de solutions de marché pour l'offre de biens publics et l'étude des bulles d'actifs, entre

autres. De plus, l'économie expérimentale a joué un grand rôle dans le développement de l'économie comportementale. Cette branche mélange psychologie et économie pour étudier le comportement humain dans des situations économiques.

L'introduction de la méthode expérimentale en économie est sans doute le plus grand accomplissement de l'intellectuel, mais loin d'être

La théorie de la main invisible, d'Adam Smith, stipule qu'un individu poursuivant son intérêt personnel sous un système où l'échange est volontaire sert en fait l'intérêt commun. Bref, Smith a prouvé Smith.

le seul. Smith a développé un système d'enchères combinatoires, qui rend plus efficace le processus de vente de droits d'atterrissage et d'envol pour les aéroports. Il a été impliqué dans le processus de privatisation de l'électricité en Australie en tant que consultant. Il a travaillé sur plus de 200 recherches universitaires portant sur l'économie expérimentale, mais aussi sur la finance et les ressources naturelles. Pour ses accomplissements, il fut reconnu Distinguished Fellow par l'American Economic Association en 1992, un titre très prestigieux.

Vernon Smith est toujours impliqué dans le monde universitaire. Grâce à lui, la science économique possède aujourd'hui un outil empirique supplémentaire ainsi qu'une compréhension plus profonde du lien entre le comportement humain et le mécanisme de marché.



Israel KIRZNER


La vigilance des entrepreneurs

(1930-)

Israel Kirzner est l'économiste le plus prestigieux de l'école autrichienne d'économie qui soit encore vivant. Né en 1930, il est le continuateur direct d'une lignée d'économistes appartenant à l'école fondée par Carl Menger en 1871.

Sa vie a été marquée par sa passion qu'il a démontrée à chercher à comprendre le fonctionnement des marchés. Fils de rabbin, et lui-même ordonné rabbin, il est né à Londres. Il a fait ses études en Afrique du Sud avant d'émigrer vers les États-Unis, où il a mené la majeure partie de sa carrière. Il a étudié l'économie sous la direction de l'un des principaux penseurs autrichiens, Ludwig von Mises, qui a supervisé sa thèse de doctorat. Kirzner a eu l'originalité et le courage d'enrichir son analyse de l'apport des autres sciences sociales face à la mathématisation croissante de la discipline économique.

Cette passion s'est transmise par son enseignement : il a enseigné et supervisé des thèses de doctorat pendant plus de trente ans à l'Université de New York, où il est toujours professeur émérite. Il est le mentor de la plupart des membres de la jeune garde des économistes autrichiens qui contribuent à son rayonnement aujourd'hui, comme Peter Boettke et Mario Rizzo.



Ses travaux ont prolongé ceux de Friedrich Hayek, notamment, qui voyait le marché non comme une machine qui s'ajusterait automatiquement, mais comme un processus de découverte. Alors que les partisans de l'économie orthodoxe (dite néoclassique) considèrent que l'offre et la demande s'ajustent mécaniquement, les Autrichiens récusent cette analyse, car elle ne prend pas en compte le passage du temps et la situation d'information imparfaite dans laquelle se trouvent les acteurs. Le marché tend vers l'équilibre entre l'offre et la demande, mais n'est jamais en équilibre parfait. Ce sont ces imperfections qui constituent des opportunités de profits qui ne demandent qu'à être découvertes.

L'entrepreneur à l'affût

Israël Kirzner a ainsi introduit un acteur central au cœur de l'analyse économique étonnamment négligé par le reste de la discipline : l'entrepreneur. Si Joseph Schumpeter avait attiré l'attention sur son rôle en tant qu'innovateur, Kirzner en fait l'acteur clef d'ajustement des marchés. L'entrepreneur est un individu vigilant qui reste toujours à l'affût des occasions de faire du profit et qui trouve de nouvelles manières d'offrir des biens et des services à partir de ressources inexploitées. Ce n'est pas

un robot rationnel et il ne dispose pas toujours de toutes les informations nécessaires. Bien souvent, l'entrepreneur prend des risques et doit anticiper des besoins futurs. D'ailleurs, le livre de Kirzner *Concurrence et esprit d'entreprise*, paru en 1973, est une référence universitaire incontournable pour comprendre le rôle de l'entrepreneur dans une économie de marché.

En fait, le marché est un processus constant d'essais et d'erreurs au sein duquel les producteurs tentaient de découvrir d'un côté

Si, en tant que producteur, je propose un produit dont personne ne veut, je fais faillite. À l'inverse, si j'introduis un nouveau bien dont chacun bénéficie, il y a de fortes chances pour que je m'enrichisse.

les diverses préférences des consommateurs et, de l'autre, le meilleur moyen de combiner des ressources pour offrir un bien y répondant à moindre coût. Cela permet de faire circuler des informations sur les préférences de chacun et à la rareté des ressources.

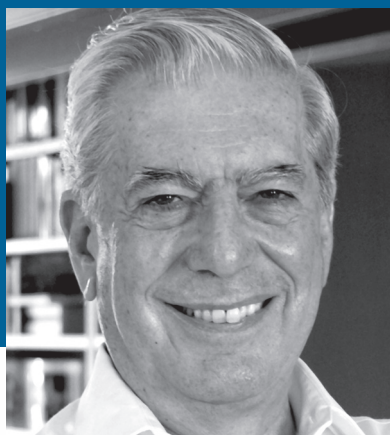
L'économie de marché permet ainsi de distinguer les actions qui bénéficient au plus grand nombre de celles qui n'y bénéficient pas. Il a

une fonction de sélection. Si, en tant que producteur, je propose un produit dont personne ne veut, je fais faillite. À l'inverse, si j'introduis un nouveau bien dont chacun bénéficie au quotidien, il y a de fortes chances que je m'enrichisse. Le marché constitue le meilleur système pour accroître le bien-être de tous grâce à sa structure d'incitations qui oriente les acteurs du marché vers des comportements productifs.

Les analyses du marché et du rôle d'entrepreneur d'Israël Kirzner ont conduit à justifier la moralité de l'économie de marché et de

ses deux composantes essentielles : le profit et l'entrepreneur. Le profit joue un rôle social en stimulant les entrepreneurs afin qu'ils produisent ce que les gens désirent; ceux-ci ont moralement le droit de récolter les fruits de leur travail en raison du bienfait de leur rôle pour l'ensemble de la société.

La contribution intellectuelle d'Israël Kirzner ne se limite pas à ses propres recherches. Il a aussi fait connaître à des générations d'étudiants la tradition de l'école autrichienne. Il l'a fait par différents canaux : ses séminaires (dont certains peuvent être vus en ligne), sa biographie de Ludwig von Mises et ses articles expliquant l'originalité de cette école. Ses idées sont plus que jamais pertinentes, notamment pour rendre compte du développement de la multitude de nouvelles technologies de l'information qui ne sont pas le fait de bureaucrates, mais d'entrepreneurs ayant pris des risques pour trouver de nouveaux moyens de répondre à nos besoins de communiquer.



Mario VARGAS LLOSA

Son cheminement vers
le libéralisme classique


(1936–)

Mario Vargas Llosa est l'un des plus grands écrivains de notre époque. Son œuvre romanesque lui a mérité, en 2010, le prix Nobel de littérature.

Il est aussi quelqu'un qui possède la curiosité et le courage intellectuel de changer d'idée face à des preuves qui contredisent ses croyances, comme le montre un livret trilingue intitulé *Mon itinéraire intellectuel : du marxisme au libéralisme* paru en 2014 dans les librairies du Québec.

Ce livret est basé sur un discours fort émouvant et fascinant que M. Vargas Llosa a prononcé à Montréal l'année précédente dans le cadre d'une conférence organisée par l'IEDM. Il a expliqué comment il est d'abord devenu un admirateur de la révolution cubaine de Fidel Castro, comme plusieurs intellectuels d'Amérique latine et d'ailleurs de sa génération. Naturellement, son enthousiasme a commencé à s'estomper un peu quand il a appris qu'il existait des camps de concentration où l'on envoyait des dissidents, des criminels et des homosexuels.

Vargas Llosa a rencontré Castro dans les années 1960 en compagnie d'une douzaine d'auteurs pour protester contre ces



incarcérations injustes. Il a été impressionné par l'homme, le décrivant comme une force de la nature en raison de sa capacité de parler, avec tellement de dynamisme et un enthousiasme contagieux, pratiquement sans interruption pendant douze heures, ne prenant presque pas de pause pour respirer ou pour laisser la parole à un autre. Impressionné, mais pas convaincu.

Il a également visité l'Union soviétique en 1966, ce qui l'a désillusionné encore davantage envers le marxisme. Ce qu'il a découvert, c'est un pays où la distance entre une puissante élite et le commun des mortels était encore plus vaste qu'en Amérique latine, et où une personne avait besoin d'un visa simplement pour voyager d'une ville à l'autre.

Embrasser la liberté

En plus de constater les échecs du Cuba et de l'Union soviétique de première main, il a aussi été influencé par les travaux de nombreux penseurs et philosophes. *L'opium des intellectuels* de Raymond Aron en particulier l'a aidé à comprendre l'attrait séduisant du marxisme pour les écrivains, les artistes et les intellectuels. Il a aussi été marqué par la biographie de Marx

écrite par Isaiah Berlin et *La société ouverte et ses ennemis* de Karl Popper, ainsi que par des œuvres d'autres personnalités marquantes du XX^e siècle comme André Gide et George Orwell. Ces auteurs lui ont fait connaître une autre vision, celle de la tolérance, de la démocratie et de l'importance de la liberté, y compris la liberté économique, si nous voulons réaliser quelque progrès que ce soit.

D'abord un admirateur de la révolution cubaine de Fidel Castro, son enthousiasme a commencé à s'estomper un peu quand il a appris qu'il existait des camps de concentration où l'on envoyait des dissidents, des criminels et des homosexuels.

Il reste malheureusement des intellectuels, dont certains ici au Canada et au Québec, qui refusent de confronter les faits, et qui n'ont pas fait de cheminement intellectuel semblable. Ils continuent de chanter les louanges d'une île prison dans les Caraïbes que des milliers de personnes essayent encore de fuir dans des radeaux improvisés chaque année, un voyage périlleux auquel environ un réfugié sur quatre ne survit pas. Être un fan de l'expérience cubaine quand

elle a commencé au début des années 1960, c'est une chose, mais il faut être complètement aveuglé par l'idéologie pour rester un supporter du régime plus de 50 ans plus tard.

Heureusement, les pays de l'Amérique latine ont en grande partie dépassé le stade des régimes militaires brutaux et corrompus qui étaient encore la norme il y a quelques décennies. C'est pourquoi il est maintenant possible, selon M. Vargas Llosa, d'envisager avec optimisme l'avenir de cette partie du monde. Bien que

loin encore de l'idéal, des pays comme le Chili, la Colombie, le Pérou, le Brésil et le Mexique ont adopté la démocratie politique et l'économie de marché, et ils sont maintenant plus libres et prospères pour cette raison. Avec un peu de chance, la dictature cubaine disparaîtra bientôt elle aussi, ce qui permettra enfin aux Cubains de vivre en liberté.





Deirdre M^cCLOSKEY

Comment un économiste
est devenu une grande économiste


(1942-)

Q u'on s'intéresse à son impressionnante carrière universitaire ou à la lutte personnelle qu'elle a menée pour revendiquer sa dignité, l'histoire de Deirdre McCloskey fascine. Son œuvre intellectuelle est imposante, son combat pour faire valoir ses droits est inspirant.

McCloskey s'appelle d'abord Donald à sa naissance en 1942. Le jeune homme étudie l'économie à Harvard, y obtenant son baccalauréat ainsi que son doctorat en 1970. Très rapidement, il émerge en tant que brillant économiste. Sa thèse de doctorat est publiée dans l'*American Economic Review*, une revue prestigieuse.

Dans les années 1980, McCloskey se tourne vers un sujet peu étudié en économie, soit la rhétorique. Il publie en 1985 *The Rhetoric of Economics*, qui devient vite un succès. Cet ouvrage est le premier d'une série de livres sur l'argumentation et l'écriture économiques. Les travaux de McCloskey sont fortement utilisés aujourd'hui comme guides pour la rédaction de textes, thèses et recherches économiques, ainsi que pour la construction d'arguments.

Après la rhétorique, Donald s'intéresse aux causes de la croissance. Cette fois-ci, l'économiste se penche sur les facteurs



non matériels. Le courant de pensée populaire en économie misait alors fortement sur les facteurs matériels : capital, productivité, technologie. Défiant le courant dominant, il lance l'idée de l'importance des valeurs, des idées et des vertus dans le développement économique : l'importance du non-matériel dans le matériel.

Il détaillera ces recherches plus tard dans la trilogie *The Bourgeois Era*, dont les livres sont publiés en 2006, 2010 et 2016. Acclamée par la critique, la trilogie explique comment la réhabilitation des valeurs associées à la bourgeoisie des XVII^e et XVIII^e siècles, bien plus que des facteurs économiques ou matériels, ont encouragé l'innovation, l'entrepreneuriat et la création de richesse. L'élargissement de la classe bourgeoise qui est venue avec le capitalisme a permis la diffusion de ces valeurs.

D'intellectuel à intellectuelle

En 1994, Donald décide de devenir Deirdre. Son parcours, qui dura trois ans, n'a pas été sans peines. Sa sœur, pensant que Deirdre allait regretter son choix, se battait constamment pour annuler ses chirurgies esthétiques. Deirdre, elle, a dû faire face à de nombreux

psychiatres qui la traitaient comme si elle souffrait d'une maladie mentale. L'économiste a dépensé quelques dizaines de milliers de dollars pour ses frais médicaux : les assurances ne couvraient pas ses chirurgies.

Deirdre a dû se rendre aux Pays-Bas pour suivre un programme de réassignation de sexe avec chirurgies, hormones et thérapies. Une sorte de juste retour des choses, car l'économiste identifie la tolérance comme une des vertus bourgeoises qui aida les Pays-Bas à devenir un pays riche, il y a plusieurs siècles. Son livre *Crossing : A Memoir*, publié en 1999, raconte son parcours.

La réhabilitation des valeurs associées à la bourgeoisie des XVII^e et XVIII^e siècles, bien plus que des facteurs économiques ou matériels, ont encouragé l'innovation, l'entrepreneuriat et la création de richesse.

C'est cette même tolérance, qui caractérise aujourd'hui à divers degrés toutes les sociétés libérales occidentales, qui a permis à Deirdre de poursuivre son travail et sa vie normale. Le libéralisme prescrit le libre marché et la libre entreprise sur le plan économique, mais aussi la liberté individuelle et la tolérance vis-à-vis les choix de chacun sur le plan social. Malgré les obstacles, peu après sa transition, l'économiste s'est sentie acceptée et reconnue

comme femme par son entourage universitaire et par les médias. Lorsqu'elle a annoncé sa transition au recteur de l'université, celui-ci était soulagé, ayant cru qu'elle allait lui annoncer qu'elle était devenue socialiste!

Il serait impossible de parler de tous ses exploits intellectuels. La professeure a publié plus de 400 recherches en plus d'avoir

écrit 17 livres. Elle a effectué des recherches sur l'histoire économique, la mauvaise utilisation de statistiques, la philosophie des sciences sociales, l'application de l'économétrie à l'histoire, entre autres. Son curriculum vitae comporte plus de 18000 mots. Elle est récipiendaire de six doctorats honorifiques. Elle a enseigné l'économie, l'anglais, la communication ainsi que l'histoire. McCloskey se décrit comme une libertarienne. Ses ouvrages sur l'impact de la culture sur la croissance sont considérés comme son œuvre maitresse (parmi d'innombrables autres œuvres).

Deirdre McCloskey est toujours active dans le monde universitaire. Elle enseigne aujourd'hui plusieurs disciplines à l'University de l'Illinois à Chicago. Fière défenseure du libre marché, des droits des transgenres, des gais et des lesbiennes, l'universitaire est beaucoup sollicitée pour des entrevues et conférences. Avec raison, puisque son parcours intellectuel et personnel font d'elle une femme unique et exceptionnelle.



Lawrence H. **WHITE**


De la concurrence monétaire
pour une économie prospère

(1954–)

Tous les jours, nous utilisons de l'argent et effectuons des transactions, sans forcément nous interroger sur la manière dont fonctionne le système monétaire. L'idée que cela dépende du gouvernement est rarement mise en cause dans nos sociétés. Pourtant, certains économistes sérieux considèrent que ce contrôle gouvernemental est très nuisible à l'économie, et qu'il serait plus souhaitable que la monnaie soit administrée de manière privée.

C'est notamment ce que défendait le lauréat du prix Nobel d'économie, Friedrich Hayek, dans un petit livre consacré à la question (*The Denationalization of Money*, 1976). Mais tout le mérite d'avoir rendu cette idée respectable revient à l'économiste Lawrence H. White, qui a montré à partir d'exemples historiques comment des banques libres pouvaient exister, sans ingérence de l'État. Ses articles sur l'histoire bancaire et monétaire ont été publiés dans les revues les plus prestigieuses et ont remis en cause les fondements mêmes des banques centrales.

L'idée essentielle que White a développée est que les banques centrales, qui dépendent du gouvernement, introduisent des déséquilibres sur le marché des prêts bancaires, ce qui crée des distorsions nuisibles à l'économie; elles créent de l'instabilité



pour les acteurs économiques et de l'irresponsabilité chez les banquiers, puisque la valeur de la monnaie dépend ultimement de la banque centrale. À l'inverse, dans un système de banques libres, il y aurait de la concurrence entre les banques, où les plus responsables (celles qui gèrent l'argent des clients avec des garanties) verraient leur monnaie être plus utilisée.

En effet, la concurrence, comme dans d'autres secteurs, fait en sorte que les entreprises qui offrent de bons services – dans ce cas une monnaie stable – chassent les mauvaises. Dans un système concurrentiel, les banques ont tout intérêt à renforcer la confiance et à bien gérer l'argent des clients, sous peine de les perdre. Les monnaies offertes par les banques seraient convertibles en métaux précieux (comme l'or, dont les prix varient peu). Selon Lawrence White, l'économie serait plus stable avec un tel système.

L'histoire des banques libres

Dans l'un de ses livres, il raconte qu'entre 1716 et 1844, en Écosse, les banques fonctionnaient librement et en toute indépendance. L'Écosse profitait alors d'une situation économique remarquable et d'une grande stabilité monétaire. Ce n'était pas le cas du

Royaume-Uni, où les banques dépendaient alors étroitement de la Banque d'Angleterre et de ses politiques, et où il y avait davantage de faillites bancaires et d'instabilité monétaire.

Lawrence White a fait également une contribution importante à l'histoire de la pensée économique en montrant que, jusqu'au XIX^e siècle, il existait une école de pensée en Angleterre qui défendait le système de banque libre. La crise économique et financière de 2008 a redonné une actualité particulière à ses thèses. Selon lui, la Grande Récession est liée aux diverses manipulations monétaires des banques centrales, qui ont contribué à rendre les banques irresponsables; l'imprudence et les erreurs de certains ont été favorisées par une politique de crédit facile qui a favorisé un excès d'investissements non viables dans certains secteurs. White

Dans un système de banques libres, il y aurait de la concurrence entre les banques, où les plus responsables (celles qui gèrent l'argent des clients avec des garanties) verraient leur monnaie être plus utilisée.

a notamment fait le bilan de la banque centrale américaine (la Fed) depuis sa création, et constaté que depuis qu'elle existe, il y avait eu plus d'instabilité monétaire et macroéconomique par rapport aux décennies précédentes.

La Fed a notamment échoué dans l'un de ses mandats principaux : la stabilité des prix. En effet, il y a eu un déclin du pouvoir d'achat du dollar depuis les années 1970 (et la fin de la convertibilité du dollar en or) en raison de

l'inflation, ainsi qu'une imprévisibilité dans l'évolution des prix. Les récessions sont maintenant plus longues et plus graves. Elles n'ont pas réduit la fréquence des crises bancaires, bien au contraire.

Pour cette raison, les économistes de l'école autrichienne comme Lawrence White considèrent que la crise de 2008 offrait une occasion de proposer des solutions de rechange au système bancaire actuel. Celles-ci auraient probablement donné de meilleurs résultats économiques.

White croit que l'on pourrait revenir à un système bancaire libre afin d'éviter de nouvelles crises dans le futur. Il s'est aussi récemment intéressé aux cryptomonnaies, comme le bitcoin, qu'il considère comme une sorte de monnaie privée présentant une alternative au monopole public sur la monnaie. Un sujet d'actualité alors que dans certains pays comme le Venezuela, un nombre croissant d'individus se tournent vers les cryptomonnaies, qui sont jugées plus fiables que l'argent imprimé par leur propre gouvernement.



Peter **BOETTKE**


Le visage moderne
de l'école autrichienne

(1960-)

Nombreuses sont les écoles de pensée en économie, au point où il peut devenir difficile de s'y retrouver : keynésiens, monétaristes, *supply-siders*, choix publics, « autrichiens » et autres clans s'affrontent dans un combat intellectuel. Ces débats ont créé une perception erronée de l'économie comme étant un domaine qui n'arrive jamais à un consensus, et ce même si la plupart des économistes s'entendent sur un grand nombre de choses, par exemple sur les bénéfices du libre-échange.

Une de ces grandes écoles de pensée est l'école autrichienne, dont les débuts remontent à 1871. Elle fut fondée par Carl Menger, puis mise à l'avant-scène par de grands économistes tels Ludwig von Mises et Friedrich Hayek, qui ont aussi été l'objet de textes dans ce recueil.

Ce courant a permis de faire avancer la compréhension de la science économique grâce à l'apport de plusieurs concepts importants, comme la subjectivité de la valeur et l'analyse marginale, qui sont aujourd'hui intégrés à la théorie économique moderne. Les tenants de l'école autrichienne sont d'ailleurs les premiers à avoir prévu l'échec inévitable de la planification centralisée en Union soviétique.

A blue-tinted portrait of Peter Boettke, a man with glasses and a slight smile, looking directly at the camera. The image is partially obscured by a dark blue horizontal bar at the top of the page.

Cependant, l'école autrichienne a été relativement marginalisée au cours des dernières décennies, dans la mesure où elle se trouve à l'écart du courant principal ou populaire dans les milieux universitaires. Une des raisons est le rejet des modèles mathématiques si prédominants dans la science économique contemporaine. Les penseurs autrichiens voient l'économie comme un système complexe et non comme une machine. De leur perspective, l'étude de l'économie ressemble plutôt à la philosophie ou à la psychologie, et non à la physique ou à la mécanique.

Les enseignements de l'école autrichienne sont-ils pour autant moins pertinents? Ses théories ont-elles encore leur place dans le milieu universitaire? L'exemple de Peter Boettke démontre que c'est indiscutablement le cas.

Autrichien et multidisciplinaire

Professeur d'économie et de philosophie à la réputée Université George Mason, Peter Boettke mélange l'économie autrichienne avec d'autres écoles de pensées, par exemple celle des choix publics et celle de l'économie institutionnelle.

Il est reconnu comme quelqu'un qui aime partager sa passion pour l'économie, et il la diffuse de plusieurs façons : en dirigeant des thèses et des mémoires, en inspirant la relève, en donnant des conférences et des entrevues, et en écrivant des livres. Il décrit son livre le plus apprécié, *Living Economics : Yesterday, Today and Tomorrow*, comme une œuvre visant à montrer la beauté de l'étude économique et à inspirer ceux que le sujet intéresse.

Boettke est aussi l'auteur d'environ 250 recherches. Au début de sa carrière, il a beaucoup travaillé sur l'économie de l'Union soviétique et l'effondrement de celle-ci. Ses travaux couvrent maintenant une multitude de domaines : économie politique, méthodologie, penseurs, rôle des institutions dans le développement économique, etc. Il est également actif au sein du Mercatus Center, un think tank basé à George Mason où il agit comme directeur du Programme F. A. Hayek d'étude avancé en philosophie, politique et économie. Enfin, il fut président de la Société du Mont-Pèlerin,

une prestigieuse association internationale d'intellectuels qui défendent la liberté.

Les penseurs autrichiens voient l'économie comme un système complexe et non comme une machine. De leur perspective, l'étude de l'économie ressemble plutôt à la philosophie ou à la psychologie, et non à la physique ou à la mécanique.

Boettke évolue dans un lieu de travail assez particulier pour un économiste. Reconnu comme ayant une approche unique, le département d'économie de l'Université George Mason a accueilli deux récipiendaires du Nobel d'économie : James M. Buchanan, à l'origine de la théorie des choix publics, et Vernon L. Smith, pionnier de l'économie expérimentale. C'est donc un endroit où la

théorie des choix publics, l'économie expérimentale et la tradition autrichienne fusionnent. Il en résulte une vision assez particulière de l'économie que l'on ne trouve nulle part ailleurs. C'est cette façon de penser, en dehors du cadre établi, qui fait la réputation du département.

Alors que les banques centrales du monde tentent de sortir d'une décennie de politiques monétaires non conventionnelles, il est fort possible que les théories autrichiennes sur la monnaie et les cycles économiques bénéficient d'un regain de popularité. Les conditions économiques incertaines soulèvent des questions, et les réponses se trouvent parfois dans les idées des penseurs des siècles précédents. Celles développées par Menger, Mises et Hayek, et maintenant portées par Peter Boettke et plusieurs autres, vont certainement montrer encore une fois toute leur pertinence.



IEDM

Des idées
pour une société
plus prospère